

RENCONTRE AVEC MIKA'ELA FISHER

Si les deux longs métrages réalisés par Mika'El'a Fischer ont atteint nos écrans, c'est de façon bien furtive, lors des séances de midi au St-André-des-Arts, salle parisienne estimable qui défend comme elle peut le cinéma pour le petit nombre. Au fil des présélections cannoises, nous avons remarqué ces films, en 2017 *L'Architecte textile*, remarquable documentaire, et en 2021 *L'Air de la montagne - pour tous et pour personne*, fiction tout aussi remarquable et d'une étrangeté radicale, dont les personnages, imprégnés de Nietzsche, nous avaient paru autant traversés d'infra-mondes que le trio hégélien d'*Au château d'Argol* de Gracq – osons le rapprochement, car il est justifié. On sait que le dessein de la revue n'est pas de s'accrocher à l'actualité, mais d'en faire découvrir les marges. En voici une nouvelle preuve. À cet échange avec Mika'El'a Fisher, initié par Nicole Gabriel, nous ajoutons son article sur le film, publié sur le site jeuncinema.fr en octobre 2024.

L.L.

J.C. : Jusqu'à *L'Air de la montagne - pour tous et pour personne* (2023), votre œuvre tourne autour du vêtement avec les courts *Les Mains courageuses dans le chaos du temps* (2013), *Victory's Short* (2014) et surtout le long métrage documentaire *L'Architecture textile* (2017). Pourriez-vous nous expliquer votre démarche ?

M.E.F. : J'ai suivi, à Munich, une formation de maître-tailleur – terme pour lequel il n'existe pas de féminin - qui a duré dix ans. J'ai été passionnée par l'exigence et la rigueur de cette tradition. J'ai eu comme maîtres Max Dietl et Antonio Ippolito qui venait de Milan. Cet apprentissage de savoir-faire pratiques, est devenu pour moi une sorte d'ascèse. Tout est fait à la main et demande des heures de travail. Bientôt, on m'a confié le montage des manches, privilège d'ordinaire réservé aux hommes. Cette préparation m'a permis d'enseigner le modélisme de 2017 à 2022 à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs, l'Ensad. Mon contrat a brutalement pris

fin lorsque la direction m'a déclaré que l'enseignement de l'artisanat n'était plus requis, à l'ère des ordinateurs. Dans ce scandale, j'ai été soutenue par les étudiants et par le syndicat. Je n'en dirais pas plus sur l'évolution de la haute couture à Paris, sur son uniformisation et son absence de créativité. Je me situe à contre-courant. Je suis et reste disciple du Bauhaus : premièrement l'artisanat, puis la technique, puis le design et enfin l'art.

Comment êtes-vous passée du travail de haute couture à l'image ?

Par plusieurs voies différentes. D'une part, j'ai posé, dès mes années d'études, pour des photos de mode et de publicité. Une fois à Paris, j'ai défilé pour de grands couturiers, Hermès, John Galiano, Margiela, entre autres. D'autre part, j'ai photographié mes propres créations pour en garder une trace. Enfin, je travaillais aussi comme interprète au cinéma : j'étais Zak dans le film de Guillaume Canet *Ne le dis à per-*



sonne (2006). Après des cours avec John Strasberg et Jack Waltzer de l'Actors Studio, j'ai compris qu'être comédien n'était pas jouer, mais être. J'apparais vêtue de mes propres créations dans tous mes films. C'est peut-être ce qui leur donne cet aspect de *Gesamtkunstwerk*.

Je suis passée derrière la caméra avec *Les Mains courageuses dans le chaos du temps* (2013). Le texte en voix off – la mienne – est inspiré du conte de Grimm *Le Courageux Petit Tailleur*. Le petit tailleur dit sa solitude, sa difficulté à trouver sa place dans ce monde. Le décor est un château et son parc, situés en Ille-et-Vilaine. J'apparais revêtue de dix-neuf costumes différents. Une scène a fait polémique lorsque j'ai proposé le film à Arte. Habillée normalement, j'y interviewe un paysan devant sa maison détruite. Au second plan, on voit des pelleteuses. L'homme explique qu'il a été forcé

d'abandonner la maison de son père, le tracé d'une nouvelle ligne du TGV l'exigeant. Il s'agissait de gagner... vingt minutes. C'est cela le chaos du temps. Arte a refusé mon film si je n'acceptais pas de couper la scène. J'ai tenu bon.

En 2014, j'ai réalisé *Victory's Short*, un texte que je n'ai pas écrit mais adapté. Une sorte de drame en costumes dans un cadre somptueux, le dernier dîner d'un couple qui va s'entretuer en s'offrant des cadeaux. L'époux reçoit un nid d'abeilles et elle un gâteau arrosé de poison. C'est délibérément théâtral, macabre et désormais un film culte. J'y joue une femme méchante, un rôle que les cinéastes m'attribuent souvent, sans doute à cause de mon physique. Ce n'est pas si facile à jouer. Il y a des hommes qui ont su tirer parti de ce type de physique, Terence Stamp, par exemple.

L'Architecture textile (2017) est un

documentaire de cent minutes, initialement conçu comme un projet pédagogique. Je voulais reconstituer toutes les étapes qu'exige la confection d'un costume trois pièces pour femme, avec une jupe, un pantalon, une veste. Et montrer les centaines d'heures que demande ce travail. Il y a deux protagonistes, moi-même et Renato Bianchi, qui est maître d'essayage. Le film devient poétique, avec les gros plans sur les doigts, l'aiguille, sur l'étoffe qui miroite, avec le rythme, obsessionnel, d'un travail perpétuellement repris.

Entre *L'Architecture textile* et *Victory's Short*, il a eu *Männin* (2015), terme emprunté à la traduction de la Bible de Luther dans le verset évoquant la création d'Ève à partir de la côte d'Adam. Philologiquement, Mann, l'homme (et non l'être humain, der Mensch), suivi du suffixe féminin. Apparaissent dans ce court métrage le thème de l'androgynie et de la nudité.

Nus, exception faite des chaussures ! C'est moi qui assume les deux rôles. Pour celui de la femme, nous avons eu recours, mon équipe et moi, à un savant maquillage, à un rouge à lèvres agressif, à tout un jeu de perruques. Pour le personnage masculin, j'ai porté une perruque également et me suis fabriqué une barbe naissante. Les deux figures adoptent des positions parallèles sur l'écran, où elles se complètent dans une blancheur lactée. Il n'y a pas d'antagonisme entre elles. Chacune porte en soi-même des composantes masculines et féminines originelles, selon le mythe du *Banquet* de Platon.

Passons à *L'Air de la montagne - pour tous et pour personne* dont *Jeune Cinéma* a parlé (<https://www.jeunecinema.fr/spip.php?article6418>).

C'est mon premier long métrage de fiction, tourné dans ma langue natale. J'ai mis sept ans à le préparer, surtout à cause des questions de



L'Architecture textile (Mika'Ela Fisher, 2017)



financement. Chrysopras Films, c'est-à-dire moi-même, est productrice déléguée et Aline Bernard (The Hot Line) a coproduit le film. J'ai dû prendre un crédit. La première a eu lieu aux Internationales Hofer Filmfesttage de 2022, ce qui était important pour moi : le festival de Hof, créé en 1968, a été le rendez-vous de la Nouvelle Vague allemande.

Nous avons travaillé à une vitesse record, avec une équipe franco-allemande. L'acteur qui interprète Spenta, Laurens Walter, est suisse. La jeune fille, Aurélie Lamachère, est française. Karin Mergner, une excellente *location scout*, m'a aidée à trouver des sites bavarois, splendides : il faut aujourd'hui payer des droits pour les prendre en photo. J'ai retrouvé bien sûr la Bavière de mon enfance, ses lacs, ses villages aux façades peintes, baroques et raffinées. Mon chef opérateur, Sylvain Garnier-Goutard, a réalisé les très belles prises de vue.

Le motif de l'androgynie laisse la

place à celui de la gémellité. Le thème de la femme, légèrement plus perverse que son frère, est repris. On a pu parler d'un couple de vampires ! La jeune fille, jamais nommée, y trouve son compte, comme dans un roman libertin. Le film est placé sous le signe de Nietzsche, le sous-titre cite celui d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Mais je n'ai pas retenu la figure tragique du métaphysicien allemand. Plutôt celle de l'auteur de *Humain, trop humain*, l'admirateur des moralistes français, ironiques, parfois féroce-ment joyeux.

Quels sont vos projets ?

Je souhaiterais tourner en Transylvanie, dans des villages reculés où l'on circule en carriole à cheval. On y rencontre, paraît-il, des loups et des ours qui se promènent tranquillement et font grand peur aux touristes.

Propos recueillis par Nicole Gabriel, à Paris, le 25 novembre et le 3 décembre 2024

L'Air de la montagne – pour tous et pour personne - sans doute eût-il été plus juste de dire "l'air des cimes" - est le premier long métrage de fiction Mika' Ela Fisher, (haute) couturière, créatrice de costumes de scène, plasticienne et mannequin, passée au 7e Art, devant puis derrière la caméra. Munichoise d'origine, l'artiste a passé de longues années à Paris. Selon elle, son film lui a d'ailleurs permis de renouer avec sa langue et sa culture allemandes. À commencer par Friedrich Nietzsche, auquel elle emprunte le sous-titre et la destination de son œuvre maîtresse, *Ainsi parlait Zarathoustra* : "*pour tous et pour personne*".

De fait, le film est truffé de citations du philosophe, certaines connues, d'autres plus recherchées. Des références qu'il faut saisir au vol, car tantôt inscrites à l'écran, tantôt énoncées ou chantées en voix off, sous forme d'aphorismes, de comptines ou de poèmes, sur un ton persifleur. Le long métrage a été tourné dans les Alpes bavaroises et non dans les lieux où le philosophe aimait séjourner, dans la vallée de l'Engadine, en Suisse italienne. Les prises de vues ont été effectuées à Bad Reichenhall, à Rupolding et à Berchtesgaden, où un fameux politique allemand prit aussi coutume d'aller - cet aspect-là n'est pas abordé, pas plus que n'est fait référence aux "films de montagne" du pionnier Arnold Fanck.

Le sport de montagne n'est pas associé à l'effort et au dépassement de soi. Un sous-titre présente les deux protagonistes principaux, un homme et une femme, comme des "flâneurs", terme qui désigne, en français comme en allemand, un adepte de la

promenade au centre de la cité au 19e siècle. Phénomène dont traite Baudelaire, qu'analysera Walter Benjamin et qui inspirera les surréalistes, avec l'errance urbaine, et les situationnistes, avec la dérive. On découvre nos héros dans un tortillard d'un autre âge, assis côte à côte sur des banquettes en bois. Leur ressemblance physique est frappante, d'autant qu'ils portent les mêmes tenues : un costume de randonneur bavarois d'une grande élégance. Il faut dire que les vêtements sont signés Yamamoto et Mika'Ela herself. Leur attitude est identique et leur pose gémellaire. Ils sont silencieux et paraissent sortir d'un film muet.

Commence leur déambulation à leur descente de train. Ils ont pour noms Spenta (Laurens Walter) et Angra (Mika'Ela Fisher). Dans la cosmologie zoroastrienne, Spenta et Angra représentent les deux éléments indissociables que sont la vie et la destruction de la vie. Ces principes sont illustrés par les scènes suivantes du récit. Tandis que Spenta imite le chant des oiseaux, Angra ramasse dans les sous-bois des escargots dont elle extrait la chair de leur coquille avant de la jeter par terre. Elle piétine furieusement les vers et les insectes. Même comportement avec les humains. Apercevant des sportifs qui pratiquent la course à pied, elle les qualifie de moutons et de marionnettes et, quand ils passent à sa portée, elle sort un colt et tire. Elle se félicite : "*En plein dans le mille !*".

Suit une scène dans un palace, où la jeune femme avait réservé une suite royale. Spenta blâme ses goûts de luxe, il demande pour sa part une simple chambre sous les toits. Angra



se vexe, mais se console avec, comme il se doit, une bouteille de champagne. Le lendemain, au bord de l'Atterensee, elle remarque une jeune fille qui se prépare à faire de l'aviron. Elle l'approche sans façon. La jeune fille refuse poliment les conseils d'Angra et écarte fermement les mains baladeuses de cette dernière. Angra riposte en dévissant une de ses rames. Ceci dit, la rameuse (Aurélie Lamachère) se prend au jeu de la séduction, jusqu'à devenir une des proies du duo. On apprend que Spenta l'avait connue auparavant. On les voit attablés à un festin de Lucullus dont le morceau de résistance est une énorme tête de porc. La jeune fille s'enfuit, émue par le regard de l'animal, semblable aux trophées ornant les auberges bava-roises. À la suite de quoi, le trio passe une journée idyllique, au terme de laquelle Angra demande à leur amie de "choisir entre son frère et elle".

La réalisatrice joue avec les pièces d'un puzzle. Elle laisse entrevoir plu-

sieurs interprétations possibles avant de les clore dans un même mouvement. Ce qui a de quoi déconcerter le spectateur. Quitte à l'irriter. On peut se demander en quoi ce procédé relève, comme l'ont écrit certains critiques, outre-Rhin, du cinéma d'avant-garde? Le film, s'il est par endroits sibyllin, demeure narratif et représentatif. La rigueur d'une mise en scène qui use volontiers de l'ironie, de la distance, de la mystification et du mélange des genres - cinématographiques et sexuels -, la beauté des prises de vue de Sylvain Garnier-Goutard, l'excellence de l'interprétation font de cet estivage un régal. Pour tous et pour personne.

Nicole Gabriel

Jeune Cinéma en ligne directe,

9 octobre 2024

Die Höhenluft - für Alle und Keinen.

Réal, sc, cost : Mika'Elä Fisher ; ph : Sylvain Garnier-Goutard ; mont : Noémi de Fouchier ; mu : Sébastien Rostagno ; int : Mika'Elä Fisher, Laurens Walter, Aurélie Lamachère (ALL/FR/AUT, 2023, 100 mn).